

Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

Voici les confidences de MARIE-CLAUDE, 6 a. 1 m.

RÊVE ET RÉALITÉ

1

Ma poupée a trouvé une petite étoile dans la cour, une étoile tombée du ciel. Je lui disais :

— Que vas-tu faire de cette étoile ?

Mais elle ne voulait pas la laisser partir.

Quand ma poupée est retournée dans la cour, toutes les autres étoiles étaient fermées dans le ciel et sa petite étoile lui a brulé la main. Et mon gros chien lui a embrassé ses genoux.

2

Je prenais la main de ma poupée. Je lui mettais un morceau de bois. Je lui disais :

— Prends ton biberon !

Le chat montait sur elle (c'était encore un morceau de bois) :

— Attention ! Attention au chat !

Je la promenais. On est tombé toutes les deux et le chat aussi.

3

Je trempais un bol de café chaud. Ma poupée (Pierrot, je l'appelle) trempait son nez dedans et elle disait :

— C'est pas de la soupe, c'est du cacao !

Et moi je disais qu'elle tombait dans mon bol de cacao. Elle ne voulait pas me laisser manger :

— Oh ! la la ! je suis bien dans le cacao !

Quand j'ai eu fini de manger, elle reprenait ma cuiller :

— Ya ya ya... je mange bien !

4

Ma poupée voulait une échelle pour monter sur le toit. Je lui disais :

— Mais tu as bien des ailes pour monter !

Alors, elle mettait ses pieds sur la table... Le petit oiseau est venu sur sa tête et elle disait que c'était son chignon.

5

Hier, elle voulait boire.

— Oh ! elle a cassé son petit verre...

6

Ma poupée se mettait du charbon et elle disait :

— Je me débarbouille.

Elle a sali sa robe blanche. Il a fallu que je la lave. Alors, je lui ai mis son caleçon de bain.

— Je vais me baigner dans le charbon !

Et elle y est retournée.

7

A la veillée, mon grand-père est sorti voir si la lapine avait fait les petits.

Ma poupée l'a suivi et elle a dit :

— Ça y est, j'ai des petits enfants (et c'étaient les petits lapins qu'elle voulait comme enfants).

8

Pour la faire rester tranquille, je lui ai donné le calendrier :

— Bon ! Je casse tous les litres avec ce calendrier (elle disait que c'étaient des litres, mais c'étaient des verres sur la table).

9

Je l'ai déshabillé. Elle plaçait ses habits dans le gros pot de feuilles vertes et elle disait :

— C'est ma commode.

*
**

Selon la méthode clinique que le psychiatre emploie vis à vis du névropathe, l'éducatrice a laissé parler l'enfant. Librement, la fillette a dévoilé le facteur émotif qui centre son psychisme troublé : tout se termine en catastrophe pour la poupée. Sans risque de nous répéter, relevons ces incidents malencontreux :

1. L'étoile a brûlé sa main.
2. Elle tombe avec le chat et sa petite maman.
3. Elle trempe son nez dans le cacao mais, dans l'esprit de l'enfant, y tombe en plein.
4. Elle veut monter sur le toit (catastrophe non formulée) et met ses pieds sur la table.
5. Elle casse le verre.
6. Elle se barbouille de charbon et s'y baigne même dedans.
7. La catastrophe non formulée est tout de même réalisée. « Ça y est, j'ai des petits enfants. ! »
8. Elle casse tous les litres.

Et dans le 9, qui ne voit que les habits tombant dans la belle plante verte, vont briser les tiges, froisser les feuilles et faire des ravages ?

Force nous est de conclure que l'habitude est prise pour la fillette d'associer l'acte manqué à tout incident survenant à la poupée.

De très jolis dessins illustrent le texte. Les types en sont classiques dans leur morphologie. Le finalisme de leur geste est rendu avec beaucoup d'habileté et de logique, ce qui dénote chez la fillette un âge mental supérieur à son âge réel (8 ans au lieu de 6). Mais une chose nous arrête dans ces graphismes, c'est la surabondance de l'élément décoratif qui donne une densité effective que nous interpréterions volontiers comme une tendance à l'obsession pour l'avoir relevée 9 fois sur 10 avec de jeunes névropathes.

Mais revenons à notre texte.

Ce goût de l'incident malheureux a-t-il chez les enfants de cet âge un caractère de permanence qui en normaliserait pour ainsi dire l'expression ? Non. Des enfants qui vivent normalement, sentent, agissent, expriment ouvertement leurs émotions, n'ont pas, semble-t-il, une prédilection particulière pour l'acte anormal. Mais il est à remarquer que dans leurs jeux, quand ils jouent à plusieurs et inventent des divertissements, la catastrophe leur est souvent un thème familier :

— Ils jouent à la maîtresse mais les élèves

sont indisciplinés, désobéissants, insolents avec l'institutrice.

Ils jouent à « papa-maman », mais les enfants se révoltent contre les parents et font mille sottises pour les faire « bisquer », comme on dit dans le midi.

C'est là, dira-t-on, une habitude de jeu dont la tradition a créé le genre et peut-être faut-il en chercher les fondements dans ce goût du sensationnel qui se manifeste pleinement dans la catastrophe. Peut-être bien, mais rien n'oblige ce sensationnel à être fatalement une réaction violente contre l'autorité des parents.

Il faut, croyons-nous, donner raison à la psychanalyse qui voit dans le rêve et le jeu, images de l'invention spontanée, une occasion de libération du subconscient. Dans la vie familiale, l'enfant est soumis à des règles qui limitent son moi. Ce moi ne peut s'exprimer sans heurter les barrières qui le maintiennent sous l'autorité des autres. Ce sont ces barrières qu'il rejette dans le jeu. La catastrophe c'est la révolte contre les barrières.

Il est des barrières particulièrement mal-faisantes. Ce sont celles qui, brutalement, frustrent l'enfant d'un plaisir intense qui lui donnait euphorie et puissance. Refoulé, censuré, ce plaisir interdit n'en devient que plus virulent, se manifeste par des altérations d'humeur, des troubles nerveux, des tics, des peurs, des altérations de santé physique et morale.

La psychanalyse rejoint ici le **Béhaviorisme** soucieux avant tout de données biologiques et qui voit dans le **comportement** la réponse aux **stimuli** du milieu. Sous l'effet de ces **stimuli** ou chocs divers l'organisme modifie son état physiologique en vue de réponses adéquates. Si la réponse est correcte, pas de troubles psychiques, c'est l'équilibre, l'**adaptation**. Si la réponse est imparfaite, c'est le déséquilibre, l'inquiétude, la **désadaptation**.

Sans nul doute, dira le **Béhaviorisme**, ce comportement vers la catastrophe est l'expression de réponses incorrectes physiologiques aux stimuli du milieu. Examinez le comportement de l'enfant dans ses instincts essentiels, normalisez les **stimuli** et faites en sorte que la physiologie de l'enfant permette les réponses correctes qui redonneront l'équilibre. Il y a là un déterminisme du comportement purement physique qui a sa valeur. Si nous avons Marie-Claude, nous lui appliquerions une hygiène corporelle et alimentaire sévère visant à désintoxiquer l'organisme, à lui redonner équilibre et détente selon les prescriptions que nous avons consignées dans notre livre « La santé de l'enfant ».

Peut-être que si nous connaissions parfaitement la qualité des réponses qui leur sont faites, nous arriverions à rééquilibrer tota-

lement le mental en rééquilibrant le physique. Mais la vie n'est pas aussi simple, l'état mental est beaucoup plus vaste et profond qu'un simple état de conscience périphérique. L'état mental, c'est tout un monde de sensations et de pensées, un monde touffu, mouvant que draine un courant de fonds qui porte en lui toutes les potentialités de la personnalité. C'est ce courant de fonds qu'il faut atteindre.

Comment y parviendrons-nous ?

La psychologie qui morcelle en facultés plus ou moins métaphysiques la personnalité, est incapable d'atteindre cette ligne de fond que le Behaviorisme sous-estime. La psychanalyse qui, par associations d'idées, remonte le courant vers la source, ne sait pas profiter des potentialités de ce courant dont la caractéristique est d'être mouvement en marche vers l'efficacité du devenir. Force nous est pourtant de sortir de l'impasse où le savoir nous enferme. Revenons à la vie. Revenons à l'image simple et dynamique que nous offre Freinet.

La vie intérieure de Marie-Claude, c'était le torrent près de la source, dévalant la pente favorable, grossissant ses eaux d'enrichissements permanents, chantant entre les rives tutélaires qui lui donnaient sécurité et puissance. Mais le barrage, brusquement a rompu l'unité du torrent. La digue infranchissable a refoulé le flot. Les eaux se sont ramassées en remous, ont roulé une force accrue qui buttait contre l'obstacle. Les confidences de la poupée, c'est le tumulte du remous, mais c'est aussi la fissure de hasard dans laquelle le courant prisonnier s'est engagé et où il a trouvé une semi-puissance. La catastrophe, c'est cette demi-puissance : c'est amusant, elle fait rire l'auditoire et elle fait oublier à l'enfant que, derrière le barrage, s'accumulent les remous. La catastrophe c'est, pour l'instant, le moyen le plus favorable d'utiliser le déséquilibre intérieur dont il est l'image et de lier ce déséquilibre au milieu.

Mais on n'adapte pas le déséquilibre. Cette solution n'est pas viable.

Qu'arriverait-il, en effet, si Marie-Claude faisait de la catastrophe un moyen normal d'expression ? Ce serait inévitablement la destruction de tout bon sens et de toute pensée logique. Par surcroît, le milieu demeurerait de plus en plus hostile à ce comportement : « Tu es fou, Marie-Claude, tu divagues, tais-toi ! Que vas-tu dire encore ?... » crierait-on de toutes parts et, inévitablement, ce serait pour Marie-Claude la désorganisation psychique.

Mais heureusement, la vie porte en elle les potentialités innées qui défendent son unité et assurent son triomphe. Marie-Claude sait tant bien que mal adapter son courant troublé au milieu dans lequel elle vit : Elle ne formule pas la catastrophe qui limite

trop violemment ce milieu. Elle se tait sur les enfants nouveau-nés et les plantes vertes qui sont les catastrophes réelles. Elle se ratrape sur les catastrophes inventées dans lesquelles elle trouve maîtrise, puissance et complicité de l'auditoire. La catastrophe inventée, c'est la voie de hasard où s'est engagé le flot, et qui ne deviendra puissant qu'autant qu'il sera axé sur la lame de fond du torrent. La pente où s'engage le flot, c'est la fabulation.

Empruntons-la, mais si possible, humanisons-la, rapprochons-la de la pensée normale et sensible. Au lieu de laisser parler Marie-Claude au hasard de ses improvisations (méthode clinique), orientons-nous vers la création licite, substituons à la divagation péjorative, la création de qualité. Ne détruisons pas pour cela la lame de fond qui est élan inventif ; au contraire, laissons-la aller où elle veut couler, mais veillons à l'accident qui la dénature.

Le N° 1 des « divagations sur la poupée » est un exemple propice à notre expérience.

Ma poupée a trouvé une petite étoile dans la cour, une étoile tombée du ciel. Je lui disais :

— Que vas-tu faire de cette étoile ?

Sur ce point d'interrogation, l'imagination de l'enfant est en attente. Vite, essayons de lui donner l'envolée de la création réelle et pour cela, élargissons l'horizon, faisons parler l'étoile, prenons la part du Maître :

Alors, la petite Etoile s'est mise à parler :

— Poupée, jolie poupée, laisse-moi remonter au ciel...

Mais Poupée ne voulait pas la laisser partir.

Nous approchons de la catastrophe qu'il faudra tâcher d'humaniser en en faisant un petit incident insignifiant, alors que la véritable émotion, le gros du courant serait déplacé vers un sentiment plus humain. On pourrait enchaîner en dramatisant de la voix et du geste :

Mais la petite Etoile était toute triste. A travers la vitre, elle voyait toutes ses sœurs qui brillaient, là-haut, dans le ciel :

— Oh ! poupée, laisse-moi partir...

Quand poupée est retournée dans la cour, toutes les autres étoiles étaient fermées. Alors, la petite Etoile a eu tant de chagrin que ses larmes toutes chaudes coulaient sur la main de poupée.

— Eh ! bien, a dit Poupée, pars, petite Etoile. Et l'Etoile est montée vers le ciel toute joyeuse, toute contente...

En bas, Poupée était triste. C'est alors que gros chien est venu.

.. Oh ! ne sois pas triste, poupée. Il faut que les étoiles retournent au ciel, c'est leur maison.

Et pour consoler poupée, il lui faisait des calines sur les genoux.

L'enfant se laisse emporter par le rêve.

Elle écoute l'histoire qui est son **histoire**,
mais la poésie des choses s'est substituée à
l'incident catatrophique. L'émotion a rem-
placé la perversion, la voie royale est ou-
verte.

Nous avons guéri de la divagation quan-
tité d'enfants dont le comportement général
était lourd de menaces. Avec un crayon, des
couleurs, de beaux dessins, on peut faire
d'une divagation un prétexte admirable de
rééducation et de création artistique. Le
Maître, ici, sans nul doute, a choisi la meil-
leure part lui qui, sans en ternir le velouté,
peut devenir, en profondeur, « le magicien
des âmes ».

(Fin.)

Elise FREINET.
